

Régis Lefort

Mother

pour entendre ce que tu ne dis pas
ce que tu n'as jamais dit
prononcé articulé offert
pour entendre une fois une seule
un son qui ne soit pas un ordre
une réprimande un jugement
pour entendre de ta voix
j'ai envie que tu sois mon fils
j'ai envie que nos douleurs s'abstiennent
j'ai envie que la maison n'ait plus d'escalier
pour entendre le cri de l'empêchement
aimer à nouveau le chant de la tourterelle
rester les pieds dans l'eau et rêvassant
pour serrer un corps qui me reconnaisse
comme tel et ne l'a jamais réellement fait
pour tout cela ô mère pour tout cela encore
et je choisis désormais de t'appeler « mother »
ainsi disions-nous avec mes frères et sœurs
ainsi t'appelions-nous avec crainte « la mother »
pour tout ce que tu n'as jamais laissé entendre
j'écris

*

j'écris pour je ne sais quelle force à naître
que dénuder la nuit jusqu'à sa limaille
ou frotter le cœur contre la chair encavée
lient à l'obscurité et vois-tu seuls les loups
ont dans leur voix muette le cri assassin
du ruminement ou les lèvres asséchées de
sang dès l'origine du regard y changent
en cascade en combat le sommeil brutal
des animaux nocturnes et font s'échouer
les mots là où des bruyères orphelines
réjouissent la terre de leur colonie
je ne dis rien d'autre en somme que l'étreinte
d'un corps fou meurtri oublié mis à la rue
jusqu'à sentir l'odeur du chien et la laisse
jusqu'à l'étranglement et fougères tes bras
de divinité ou de statue équestre

fougères enlaçant le socle des années
enflammant l'enfance forcée de lumière
de miroir et de langue indéchiffrables
je ne dis rien d'autre qui ne lave tes plaies
indéfiniment

*

indéfiniment la même scène revient
mais mêlée à d'autres si bien qu'on ne sait pas
jonquilles ou bois ou lagune ou sable
quelque chose d'une vrille au cœur d'un noyer
cercles dans le tronc pourrissement des cordes
déshydratation quand abandonne la pluie
je ferme les yeux sur les contours d'une nuit
sur une lisière sans joue sans gravité
une nuit qui me voit me contient et me tue
étrangle jusqu'au jour la chambre nuptiale
violente le feu dans la pierre reverdie
l'âtre commun des tourmentes en syllabes
mais quand la mâchoire soudain forge des sons
pareils aux sifflets des vieilles michelines
rails dont la longueur mesurerait les vagues
ou flèches dont l'élan prolongerait le temps
ma voix soulève la faux dans les gencives
au grand estuaire des mots vient un parfum
de menthe une lanière lèche la mort
je n'ai alors d'autre repos que la feuillée
captive

*

captive tu restes captive et croisée
la couverture sur la poitrine où tes poings
tiennent les angles la laine s'effilochant
le monde s'effilochant aussi dans tes yeux
tu croises les bras te protèges et hurles
je suis la térébrante l'obvie la douleur
d'une infinie pâleur mon ventre est transpercé
et mes hanches dessinent des escarpements
je suis apparue à l'heure du dernier feu
ma propre mère soufflait des buissons de houx
des lièvres-lazulis des prières courbées
j'ai mangé des orties blanches et mes cheveux
sentent le sel l'algue et la menthe poivrée
j'ai perdu la notion de temps celle de Dieu

comme la verticale des blés comme l'œil
à ne plus relever sa vision découpe
de minuscules cercles qu'il enfouit de nuit
sous les cèdres et la lune et paraît-il
alors pousse entre les dalles de pierre
cette herbe de matin dont la fraîcheur ravit
le renard

*

le renard la ruse le cœur le regret
une incision cherche le geste assassin
cherche aussi le crin et le fouet comme un fleuve
ses méandres frappant au gré de son lit
comme le matin ivre de sel et de lait
une incision dis-je et vois comme l'aube
est percée de mâts de vents et de colère
comme ma bouche crache des graviers
une incision à la volonté sournoise
à la gueule béante aux lèvres ténues
alors la stupeur se couche comme bête
de langue ou égorge le verbe jusqu'à
faire rendre mots former un ruisseau d'acier
et ramener vers soi l'éclat de la source
une incision de l'œil où le réel filtre
enfin mais on ne peut là entendre l'éclat
de toute chose sa cadence et son pouls
sa passion son tourment sans aussitôt plier
son buste et en manière de soumission
déposer aux pieds d'un autel un tumulus
imaginaire

*

imagine l'air que tu respirez comme
celui que tu ne respirez pas et pense
alors à la nuit des chevaux quand leurs naseaux
frémissent dans l'humidité et le regard
fais-toi géologue et creuse ta langue
entre dans la province des branches entre
dans l'étendue marine la solitude
des gares traverse les halls sous l'alizé
rien n'étourdit davantage que l'épaule
serrée sous le cadran flottant comme cité
nouvelle le temps s'y perd s'éraïlle et pâlit
lorsqu'éteint le bruit du clairon assassinée

la pâquerette ravaudeuse de printemps
répandu le parfum comme mouches amères
jusqu'à s'élever Babel d'insectes abrupts
et ne trouver jamais d'issue au lendemain
fais-toi jardin suspendu aux voûtes blanches
de glycine suspends l'ombelle à ton cou
Dame-d'onze-heures au creux du paysage
éveille le feuillage où l'ancienne parole
appelle

*

appelle je lâche rêvons-nous reste là
j'ai l'inquiétude vaine à regarder
ta nuit dans un renoncement
et pour cela comme animal enfoui
ou comme femme close derrière le mur
de tes soleils mouillés à tes jardins en crue
mon esprit terrasse un ciment noirâtre
seul revient en moi le lime-mémoire
animal ami du mange-serrure
que l'effraction nourrit sans la satiété
tu ne vis qu'en vain dans la retenue
te souviens-tu de l'aube et de son cri d'effroi
du houblon petit loup de la fillette assise
de la hulotte au houx et de là hululant
abandonne en toi la mère comme un sable
cours à la paroi du mur effondre
vois l'aigle qui niche sous le soleil blanc
je te bâtirai sans haine sans ciment
sans peur un édifice pour que plus jamais
la nuit ne remue sous le madrier
appelle

*

épèle ton nom entends le son d'échelle
son froid se rétrécit aux abords de la loggia
où tu t'enfermais enfant pour oublier
les lambeaux de langues échappées
du sommeil du murmure de la plainte
des heures durant et tu fermais les yeux
et tu lisais l'histoire jamais écrite
puisée aux antiques arrière-cours
l'histoire d'un camélia futur
de la fleur de tout bouquet dernière

des dents de la mort du sourire bleu
depuis tu croises le verbe comme un couteau
ton épée d'allégresse au débouté
et tu stries les arbres incises les champs
tu balafres le monde qui te refuse
sais-tu seulement que la claire ordonnance
des lèvres le son dût-il s'en séparer
gagne la plaine l'écho la profondeur
les penses-tu abominablement
de temps de feu d'amour de niaiseries
tant

*

tant de coteaux noircis et le seul
mot qui vienne couche sa coquille
après l'incendie et le lamento
sur la pierre éructée depuis le volcan
le seul mot qui te vienne brûle encore
de son propre feu de son écorchure
frêle ainsi va ta voix de vieille femme
maintenant ne désirant plus n'aimant plus
mâchant la langue et le souvenir
déformant la couleur du petit matin
jusqu'à la rendre plus obscure que Dieu
cet homme tant attendu et tant chéri
dans le silence des jours et des jours
tant va la cruche à l'eau non bénite
qu'à la fin elle se casse inévitablement
te voici de tant d'espérance défaite
de tant de ciels bas ombrée émaciée
et gisant dans la coulure du temps
qu'il faudrait l'atome et la poussée
désires-tu l'amanite ou l'humaine
demeure

*

ne demeure pas où morte tu meurs
sous les coups de la mécanique
ne demeure pas où lasse tu vas
où contrainte tu voues
ce que la langue démêle à l'enfer
des cuisines ce lieu gras de l'odeur
et de l'esseulement souviens-toi
maman de l'enfance dans les brouettes

de l'ail tressé du transistor bleu
 du lavoir intérieur à l'entrée du garage
 où chacun venait de sa parole froter
 la pierre pour en éclaircir le gris
 souviens-toi de l'espace entre le mur
 et le grillage du champ voisin
 où la liberté à coup de rapines
 chewing-gum cigarettes espérance
 se gagnait avec le courage dans les dents
 souviens-toi comme une mise en demeure
 où tu meurs et tourne ton regard
 vers ce que l'eau ondule de sel
 ô mère

*

ô mère et non plus « mother » vois-tu
 parce que plus rien n'existe aujourd'hui
 qu'une suppuration comme suppuration
 j'écris pour je ne sais quel vœu de silence
 le tien qui se prolonge le mien naissant
 dans lequel abrupte se tient une langue
 la nôtre distance dont au creux fuit
 enroulé enkysté dégradé
 un temps de haubans et de filins
 un temps de métal et de corde
 j'écris pour ta voix dans la mienne
 pour un tombeau ainsi nomme-t-on
 l'union et l'écho ainsi nomme-t-on
 les herbes le blé ou la ramure
 le bruit de feuillage
 cachant une voix autre rauque
 profonde morte vagissante
 j'écris pour le rêve de décembre
 tu tends les bras mais ce n'est pas toi
 qui cajoles qui consoles pourtant
 tu es là

Régis Lefort, né en 1962, est maître de conférences à l'Université d'Aix Marseille. Il est l'auteur d'un essai sur l'œuvre d'Henry Bauchau, *L'originel dans l'œuvre d'Henry Bauchau* (Honoré Champion, 2007). En poésie, a publié *Des matins fous d'étendue de désert et de mer* (éd. Nu(e), 2011), *Chant contre* (éd. Tarabuste, Anthologie Triages 2012) et en revues. *Onze* (éd. Vallongues) paraîtra fin 2012.